

## Dix questions à...

### Béatrice Richard Ph.D.

Professeur agrégé en histoire des conflits armés

---



Béatrice Richard est professeur agrégé et directrice du Département des humanités et des sciences sociales au Collège militaire royal de Saint-Jean. Elle est diplômée de l'Université de Nanterre (Paris X) et de l'Université du Québec à Montréal. Béatrice Richard a obtenu le prix Charles P. Stacey 2004 pour son livre intitulé *La mémoire de Dieppe, radioscopie d'un mythe* et le prix de la *Revue de la Société historique du Canada* pour le meilleur article publié en 2011 : «Quelle guerre raconter? Le dilemme du légionnaire Paul Caron».

## **1. Béatrice Richard, pourriez-vous nous décrire l'attitude des Québécois pendant la Première Guerre mondiale?**

Tout d'abord, j'aimerais préciser quelque chose d'important. À l'époque, le terme « Québécois » n'est pas utilisé dans le sens où on l'entend aujourd'hui. On parle plutôt des « Canadiens français » par opposition aux « Canadiens anglais ».

Comme vous le savez, la Première Guerre mondiale est une guerre totale et ses effets sur l'économie sont très importants. Pendant la guerre, l'industrialisation fait un grand bond. Plusieurs industries québécoises vont produire des munitions et des fournitures pour la guerre ce qui apporte une certaine richesse au Québec. Concernant notre participation militaire, on pense (tout comme les Européens d'ailleurs) que la guerre sera courte. Certains leaders nationalistes canadiens-français, comme Henri Bourassa, ne sont pas en faveur d'une participation militaire à des guerres étrangères. Mais la violation du territoire belge et, ensuite, l'attaque contre la France vont faire en sorte de modifier leur point de vue. Cependant, cet enthousiasme va évoluer vers une réticence de plus en plus manifeste. Au début de la guerre, l'enrôlement est fondé sur le volontariat. Le service militaire obligatoire est étranger à la culture britannique et, par le fait même, canadienne. On constate dans les premiers mois que plus de 60 % de ceux qui s'enrôlent sont nés en Angleterre. Ce sont donc des volontaires qui sont directement concernés par les événements qui se déroulent en Europe. Les Canadiens anglais sont plus motivés à s'enrôler que leurs compatriotes francophones. Chez les Canadiens français, il y a tout un contentieux historique et politique dont il faut tenir compte. Pensons à toute la question du Règlement 17 qui a été adopté en Ontario en 1912 et qui a, à toute fin pratique, abolit l'enseignement en français dans les écoles ontariennes. Les leaders nationalistes du Québec, avec Henri Bourassa en tête, ne manqueront pas de faire valoir au gouvernement fédéral que si les Canadiens français ne peuvent être respectés dans leur propre pays, à quel titre devrait-on exiger d'eux qu'ils aillent défendre les intérêts ou les valeurs des autres ailleurs?

## **2. La loi Combes de 1905 peut-elle expliquer, dans une certaine mesure, cette réticence?**

Sur le plan culturel, on peut dire que les Canadiens français ne sont pas du tout préparés à aller défendre la France. La France de la Troisième République est laïque. Le gouvernement français a adopté la loi Combes qui interdit, entre autres, aux congrégations religieuses d'enseigner et de posséder des écoles. Du coup, on a vu l'arrivée au Québec de très

nombreux religieux français, surtout des enseignants, qui se sont retrouvés dans les institutions d'enseignement et dans les collèges canadiens-français. On estime qu'environ 2000 religieux français sont venus s'établir au Québec à cette époque. Cela peut sembler un nombre modeste mais, compte tenu de leur influence dans l'enseignement et la formation des esprits, il est clair que le ressentiment que pouvaient avoir ces religieux à l'égard de la France républicaine n'a pas dû favoriser l'enrôlement des Canadiens français.

### **3. Entre la Première Guerre mondiale et la Deuxième Guerre mondiale les choses évoluent, c'est l'arrivée de la modernité.**

Tout à fait.

Il faut en effet faire la différence entre la Première Guerre mondiale et la Deuxième Guerre mondiale pour ce qui est de l'attitude des Canadiens français. Le contexte socio-économique a complètement changé. Après la Première Guerre mondiale, on assiste à une expansion de l'économie avec les Années folles. Malgré la Grande Dépression qui suivra, la tendance demeure la même c'est-à-dire une industrialisation et une urbanisation croissante. Ceci entraîne des changements au niveau des modes de vie, des mentalités ainsi qu'une évolution dans l'attitude face à la guerre.

### **4. L'urbanisation du Québec fait donc évoluer les valeurs de ses habitants?**

Oui. L'urbanisation du Québec fait évoluer les valeurs de ses habitants dans la mesure où, petit à petit, ces derniers se détachent des réseaux familiaux. C'est un mode de vie qui devient beaucoup plus individualiste. C'est aussi l'entrée de plus en plus de citoyens sous le régime du salariat. Ainsi se développe une plus grande perméabilité aux appels d'autres modes de vie, d'autres défis, et la guerre en est un en soi.

### **5. Quelle est l'attitude des Québécois pendant la Deuxième Guerre mondiale?**

Comme je l'ai déjà souligné, l'attitude des Canadiens français change complètement entre les deux guerres. Il n'y a plus ce mouvement d'enthousiasme qu'on a pu voir en 1914, suivi d'un désenchantement rapide qui conduira d'ailleurs à la Crise de la conscription de 1917.

On constate que les Canadiens français, plus nombreux en milieu urbain, sont attirés vers l'aventure que constitue l'engagement volontaire pour les champs de bataille européens.

**6. Vous avez interrogé plusieurs vétérans québécois de la Deuxième Guerre mondiale. Quelles étaient leurs valeurs à cette époque?**

Les jeunes hommes qui s'enrôlaient volontairement recherchaient avant tout l'aventure. C'est la génération de l'entre-deux-guerres, celle qui a vécu la Grande Dépression et qui voyait ses chances sur le plan professionnel fortement réduites. Donc, la guerre était vue comme la promesse d'une grande aventure. Le roman *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy décrit assez bien cette fébrilité qui existait à l'époque. Cette quête de l'aventure est un réflexe individualiste qui participe à la recherche de la réalisation de soi. Mais, en même temps, les valeurs catholiques, comme celle du devoir envers la communauté, sont profondément ancrées chez ces jeunes hommes. Ceci a d'ailleurs été mentionné par plusieurs vétérans.

Il faut aussi tenir compte d'un autre aspect important dans cette décision de s'enrôler : la représentation de la masculinité. Celle-ci est liée à l'image de l'homme d'honneur, celui prêt à défendre sa famille et son territoire, prêt à traverser la mer pour aller défendre la France et combattre le nazisme.

**7. Y a-t-il un fossé qui sépare les valeurs de ces jeunes hommes de celles de l'élite québécoise de l'époque?**

L'élite canadienne-française est plutôt réticente à la participation militaire du Canada à la guerre. On le voit avec la deuxième crise de la conscription, celle de 1944, où les élites se mobilisent contre l'éventualité d'un service militaire obligatoire. Mais, comme je l'ai déjà mentionné, chez ces jeunes hommes, la guerre est perçue comme une grande aventure plutôt individuelle. Ces jeunes qui s'enrôlent tiennent peu compte des avis de l'élite. Sur le plan de l'imaginaire et sur le plan culturel, ces jeunes forment une classe sociale qui est beaucoup plus tournée vers la culture populaire américaine. Pour sa part, l'élite est encore attachée à une culture française, celle de la vieille France catholique et conservatrice.

**8. À leur retour au Québec, comment réagissent ces hommes qui découvrent l'Europe et sa culture pendant la guerre?**

Ces jeunes hommes qui s'enrôlent viennent souvent de milieux modestes. La guerre est donc la seule et unique occasion pour eux de voir du pays, de voyager. À l'époque, il faut se souvenir que les voyages étaient réservés à l'élite, à ceux qui avaient les moyens financiers d'aller étudier en France, principalement à Paris. Certes, avec la guerre, le contexte est différent mais cela représente quand même une opportunité. Donc, on peut dire que la Deuxième Guerre mondiale a été une nouvelle occasion pour le peuple canadien-français de découvrir la France, la mère patrie. Les deux guerres mondiales sont, à mon avis, deux phénomènes socio-culturels importants parce qu'elles marquent la rencontre entre deux peuples. Alors, comment ces hommes réagissent-ils à l'Europe et à sa culture? C'est difficile à dire. Cela dépend des parcours individuels, ce qui n'a pas été étudié de façon systématique. Mais les commémorations qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale et les liens qui se sont tissés entre les associations commémoratives françaises et canadiennes démontrent que la découverte de ces nouveaux horizons a été très importante pour eux.

**9. On parle de la Révolution tranquille du début des années 60; en fait, les choses avaient commencé bien avant.**

Oui, on parle souvent de la Révolution tranquille du début des années 60 mais, à mon avis, cette Révolution tranquille s'est largement préparée bien avant. Notamment avec les deux guerres mondiales. Ces hommes envoyés à l'étranger ont découvert de nouvelles façons de faire et de vivre. Ils ont été confrontés à des expériences qui ont remis en question leur schème de pensée de façon très profonde.

**10. Qu'est-ce qui vous passionne dans l'étude des attitudes et des valeurs?**

Je la vois comme une psychanalyse collective des Canadiens. L'étude des attitudes et des valeurs pendant les conflits armés nous plonge au cœur de l'humain, nous ramène à des éléments historiques qui nous permettent de comprendre la construction de l'identité des peuples. La guerre, c'est une question de vie et de mort qui, bien souvent, remet en question nos façons de penser.

**Merci Béatrice Richard!**

Propos recueillis par Claude Beauregard le 9 janvier 2016.